

Le tourisme et la rencontre de l'autre

Voyage au pays des idées reçues : voyage n'est pas tourisme

“ L'écotourisme, c'est tout simplement l'art de voyager en ayant pour idée maîtresse la rencontre de l'autre, la compréhension et le respect de son mode de vie... ” Sauveur Fernandez, <http://www.econovateur.com/rubriques/comprendre/enj010701.shtml>

“ Qu'attendez-vous du voyage ?

Voyager pour visiter des cartes postales est absurde ! Ce qui compte avant tout, c'est la rencontre avec l'autre. Quelle que soit sa culture, nous avons “ l'être humain ” en commun. Il n'y a pas de voyage possible sans rencontre ! ” Marie Laforêt, Propos recueillis par Egon Kragel, Le Routard Magazine, Mise en ligne le 26 juin 2001.

Partons des idées reçues, comme ces deux citations nous y invitent. L'idéologie dominante, comme les marchands qui la co-produisent, nous le serinent en deux temps : a) voyager, c'est partir à la rencontre de l'autre ; b) être un bon touriste, un touriste intelligent, c'est retrouver l'esprit du voyage, donc aller à la rencontre de l'autre. Les idées reçues ne sont pas toutes fausses, ou pas intégralement fausses par principe. Lorsqu'il s'agit de parler de tourisme et de rencontre de l'autre, la situation apparaît plus complexe, dès lors que le propos n'est pas de moraliser pour mieux vendre sa marchandise (cf. la stratégie du Guide du Routard ou des producteurs d'écotourisme et autres tourisms éthiques). Car les idées reçues exposées ici signifieraient qu'il n'y a de rencontre que dans le voyage, approche noble des sociétés visitées, le mot “ tourisme ” n'est pas prononcé, reléguant de manière implicite, cette pratique à une non-rencontre ou une rencontre de moindre qualité, sauf dans les rares cas de “ tourisme intelligent ”. Mais qu'est-ce qu'un tourisme intelligent ? Et pourquoi y aurait-il nécessité à qualifier ainsi le tourisme pour le rendre “ acceptable ” ? C'est pourquoi, on défendra ici l'idée selon laquelle le tourisme permet bien la rencontre de l'autre, mais la rencontre la plus fréquente, à analyser les statistiques et s'appuyer sur une connaissance raisonnée du phénomène, n'est pas celle qu'on croit ou celles que marchands et beaux esprits souhaitent ou feignent de souhaiter. Il n'y a pas qu'une seule forme de rencontre possible, ni qu'un seul “ autre ” à rencontrer par des touristes tous pareils. L'intelligence du tourisme consiste à la fois à créer objectivement les conditions de la rencontre et à aménager celle-ci, en la rendant acceptable.

De plus, le touriste et “ l’autre ” ne sont pas des catégories humaines uniformes et immuables, dans le temps comme dans l’espace, même si des qualificatifs similaires sont utilisés depuis 250 ans pour rendre compte de cette rencontre : les populations locales seraient des personnes simples, proches de la Nature, voire sauvages, qu’il s’agisse, au 19^{ème} siècle, des paysans suisses ou italiens, de marins bretons, des populations des mers du Sud (Hennig, 1997) ou, au 21^{ème} siècle, de l’île canarienne de Lanzarote (“ Parfaitement insensible à la splendeur de son cadre naturel, l’autochtone s’emploie en général à le détruire, au désespoir du touriste, être sensible, en quête de bonheur ”, Houellebecq, 2002). L’espace serait paradisiaque (la Suisse du 18^{ème}-19^{ème} siècle, l’île tropicale aujourd’hui). Le touriste se caractériserait par un regard plutôt uniforme sur les lieux, par des demandes plus ou moins standardisées tôt apparues (D. Roche, 2000 ; Hancock, 2003) ; dès le Grand Tour des Anglais sur le continent, dont l’âge d’or se situa au 18^{ème} siècle, les premiers touristes n’avaient pas de mots assez durs pour qualifier le comportement de certains de leurs congénères et ceux d’entre eux qui ne voyageaient pas seuls ont tôt été qualifiés de “ troupeaux ”.

De même, la “ rencontre ” est présentée uniquement sous une forme idéalisée, à savoir amicale, bienveillante, respectueuse, forme qu’elle a rarement pris au cours des siècles, y compris ou plutôt surtout chez les grands voyageurs, lesquels, généralement, ignoraient superbement les autochtones pour ne s’intéresser qu’au pittoresque des paysages ou au monumental des villes. L’étude du phénomène touristique permet donc de réintroduire de la complexité dans des situations que l’on tend à simplifier à l’extrême, produisant ainsi ce que certains analystes du tourisme dénoncent : l’uniformisation des postures, des pratiques et des échanges.

En tant qu’enseignants-chercheurs en géographie, membres d’une équipe de recherche qui s’est donné comme objectif d’aborder le fonctionnement de la société à partir du tourisme, considéré comme l’une des formes importantes de la mobilité contemporaine, nous souhaitons revisiter la signification de ce phénomène. Car si la géographie contemporaine est, pour partie au moins, une héritière lointaine du voyage, des grandes découvertes, de l’exploration plus méthodique et des aventures coloniales, son expérience dans le champ du tourisme est relativement récente (moins d’un demi-siècle, pour l’essentiel) et la crédibilité scientifique de celle-ci est encore en cours de construction.

1. Le tourisme, comme rencontre avec l’altérité

Définir autrement le tourisme

Le tourisme est “ un système d’acteurs, de pratiques et de lieux qui a pour finalité la récréation des individus par le déplacement hors de leurs lieux de vie habituels, impliquant l’habiter temporaire d’autres lieux. Le tourisme n’est ni une activité ou une pratique, un acteur ou un espace ou une institution : c’est l’ensemble mis en système. Et ce système comprend : touristes, lieux, territoires et réseaux touristiques, marché, pratiques, lois, valeurs et jeu des autres institutions sociales. ” (R. Knafou, M. Stock, 2003)

Cette définition ne postule pas que le tourisme reposerait sur la rencontre de l’autre. À cet égard, on défendra ici l’idée selon laquelle le tourisme ne recherche pas nécessairement l’altérité, mais

l'implique par définition. En effet, les pratiques des touristes expriment un certain rapport à l'Autre, induit par la combinaison – explosive et originale – de deux phénomènes : la récréation et le déplacement. Les deux termes délimitent un cadre étroit de pratiques qui permet de distinguer le caractère spécifique des pratiques touristiques d'autres pratiques souvent pensées comme étant proches, par exemple le loisir ou les voyages d'affaires. D'une part, la récréation signifie une "reconstitution du corps et de l'esprit" (Marx), fortement distinguée du travail depuis le 19^{ème} siècle. Elle signifie aussi une sphère de pratiques "déroutinisantes" (Elias & Dunning, 1994) ayant pour but de rompre avec la routine et la récursivité des pratiques quotidiennes : elle instaure un "hors-quotidien". D'autre part, le déplacement signifie que nécessairement, on associe des lieux autres à des pratiques, c'est-à-dire des lieux où il existe une altérité par rapport au lieu du quotidien. Il s'agit donc nécessairement d'une pratique *in situ*, rendue possible par un déplacement physique franchissant un "horizon d'altérité" (Lazzarotti, 2001). Et le déplacement ne se limite pas au seul mouvement lié au voyage, mais aussi à l'idée que la mise à distance permet, consciemment ou inconsciemment, de réévaluer sa place dans le Monde. Il y a toujours un avant et un après le séjour touristique, et au retour des vacances, on est toujours un peu différent de ce que l'on était auparavant. "Partir, c'est mourir un peu", tel fut l'enjeu littéraire du roman "Les Vacances anglaises" de William Connolly. Là, on rencontre un autre nous-même.

Les deux mis ensemble définissent les pratiques touristiques où la mise à distance avec le quotidien est assurée par l'association, aux pratiques de récréation, d'espaces-temps autres, suffisamment différents pour rendre plus efficace cette régénération. Ainsi, la pratique *in situ*, suite à un déplacement et le fait d'habiter d'autres lieux, implique nécessairement l'altérité pour les touristes, *nolens volens*. Ceci ne signifie pas que les touristes recherchent l'altérité, mais qu'elle est nécessairement présente lors du déplacement. Ce nécessaire déplacement permet, du même coup, de préciser les conditions spécifiques de la rencontre avec l'altérité dans le cadre du tourisme : dans un Monde intégralement approprié, les touristes vont sur le territoire des autres, c'est-à-dire sur des lieux du quotidien pour la population résidente. Qui plus est le cadre de la récréation libère les touristes provisoirement des tâches du quotidien – travail, démarches, sociabilité habituelle, etc. – alors même que les habitants du lieu d'accueil y sont plongés. Le fait que les touristes se consacrent à la récréation là où les résidents se consacrent au travail permet aux touristes d'expérimenter un "différentiel d'altérité" entre lieu du quotidien et lieu touristique (Équipe MIT, 2002). Fondamentalement, les pratiques touristiques opèrent ainsi une double coupure : le différentiel entre des pratiques quotidiennes et de récréation, et le différentiel entre lieux quotidiens et lieux autres. C'est l'association de ces deux ruptures que fonde le tourisme.

Toutefois, si cette rencontre avec l'autre revêt d'abord un caractère géographique à travers cet élément constitutif du tourisme que sont les lieux autres, l'ailleurs, elle ne se limite pas à cette dimension géographique. Posées à partir du sujet "touriste", les pratiques touristiques impliquent le fait d'aller vers d'autres soi-mêmes, d'autres touristes, d'autres personnes comme d'autres rythmes et pratiques, d'autres paysages et sociétés, autres éléments matériels et symboliques (cf. Équipe MIT, 2002, chapitres 3-5). L'ensemble constitue l'altérité de chacun d'entre nous et sa dimension géographique s'exprime tout particulièrement dans le lien étroit entre tourisme et lieu, car le tourisme s'expérimente dans des lieux autres, et pas devant sa télévision ou en bas de chez soi comme certains aimeraient le croire.

Habiter un lieu habité

Car être touriste signifie habiter des lieux autres que le sien quotidien et cela de façon temporaire. Dès lors, contrairement à de nombreux discours, le touriste ne “ surferait ” pas sur les sociétés comme les lieux qu’ils traversent mais, parce qu’ils y habitent temporairement, établirait une relation particulière, plus ou moins riche, liée à la rencontre qu’il réussit à établir pendant ces vacances avec ce lieu autre. L’un des moyens pour mesurer la qualité de lien établi réside, soit dans les souvenirs de toutes sortes, soit par l’idée d’y retourner ou pas. La fidélisation d’un individu à un lieu pour ses vacances peut signifier une rencontre réussie, mais lorsqu’on devient un habitué, reste-t-on dans la rencontre et l’altérité ? Ou bien se met-il en place une banalisation de la relation au lieu, devenant un semi-quotidien ? Sans répondre ici à ces questions, il reste que l’habiter touristique permet d’expérimenter d’autres types de lieux comme de sociétés, choisis aussi en fonction de nos expériences touristiques passées et de celles que l’on se sait, ou que l’on s’imagine capable d’affronter.

La grande majorité des touristes se rend dans des lieux habités. Villages, villes et mégapoles, grandes régions touristiques ou grandes stations touristiques accueillent l’essentiel des flux nationaux et internationaux alors que les déserts humains ne voient passer, au mieux, que quelques dizaines de milliers de touristes à l’année. Il y a donc désir d’aller voir les autres vivre sur leur lieu de vie quotidien : la rencontre s’opère sur le territoire des autres. Cette co-présence sur un même lieu de populations animées par des raisons très différentes n’est pas sans poser problème et alimente nombres de jugements négatifs sur les touristes. Des tensions existent et cela signifie bien qu’une rencontre se fait. Qui plus est, le cadre de la récréation libre provisoirement les touristes des tâches du quotidien – travail, démarches, sociabilité, etc. – alors même que les habitants sont plongés dedans. Ainsi, cette rencontre avec l’altérité est différente de celles effectuées dans le quotidien des touristes.

Enfin, les pratiques touristiques ne cessant de se diversifier, elles introduisent d’autres cas de figure variant encore les expériences de l’habiter touristique. C’est notamment le cas avec la pratique en développement des échanges de logement, que ceux-ci soient organisés par une entreprise ou bien réalisés à travers divers réseaux de mise en relation. On peut ainsi proposer son lieu de vie pour accueillir d’autres personnes – qu’on ne rencontrera généralement pas. Aller vivre temporairement dans le lieu de vie permanent d’autres personnes est une expérience nouvelle qui joue des décalages temporels (le quotidien de ceux qui prêtent pour le hors-quotidien de ceux qui en usent temporairement, avec l’illusion d’une plongée dans le quotidien d’un lieu étranger) ainsi que de l’homologie des lieux échangés, généralement métropolitains (type New York / Paris) tout en profitant du différentiel des lieux. En effet, l’échange des logements permet d’évaluer l’idée qu’on se fait de la qualité des lieux, ainsi, de ce fait, que des gens qui habitent un même genre de lieu. Ce faisant, en accédant à l’intimité des autres, on repousse les bornes de l’altérité sans pour autant nécessairement favoriser la rencontre avec l’autre car, comme dans d’autres habitats de vacances, rien n’empêche de se replier entre soi.

Le lieu touristique : un club de rencontres

Cela étant dit, aller vers un ailleurs, aller habiter temporairement d’autres lieux nous invite,

presque nécessairement à rencontrer les autres : bien évidemment les étrangers de la société d'accueil, mais aussi les autres touristes. Dans la pratique, l'analyse des statistiques comme la connaissance des lieux nous apprennent que l'expérience de la plupart des lieux touristiques nous expose bien davantage à fréquenter d'autres touristes qu'à avoir de véritables contacts avec la société locale (d'ailleurs, sans la présence des autres touristes, serions-nous encore légitimes dans un lieu touristique, pourrait-on encore parler des lieux touristiques ?).

À de très rares exceptions près qui, de ce fait, sont aux limites du tourisme (passer ses vacances dans un couvent de trappistes, par exemple), les lieux touristiques fonctionnent, peu ou prou et quelle que soit leur échelle, comme des clubs de rencontres. C'est le cas aussi bien pour ce que nous avons appelé les "comptoirs" (Équipe MIT, 2002) que pour les très grandes urbanisations touristiques. Les clubs de vacances et autres villages clubs ont bâti une grande part de leur succès en exploitant la disponibilité que crée, par définition, la vacance d'hommes et de femmes ayant fait le même choix au même moment. Le succès de ce type de formule suppose déjà le nombre, qui favorise la diversité et, ainsi, la possibilité de rencontrer un autre qui puisse correspondre à son attente. Un village du Club Méditerranée accueille généralement entre 800 et 1 200 personnes : et, à l'évidente économie d'échelle vient donc s'ajouter le seuil à partir duquel émerge la diversité qui peut garantir une satisfaction plus fréquente des aspirations des "gentils membres". Les grandes stations touristiques, qui comptent plusieurs dizaines de milliers de lits touristiques, exploitent à une autre échelle cette diversité, en la maximisant sur tous les plans : diversité des âges, diversité des nationalités, diversité des professions et des statuts sociaux, diversité des états psychologiques, bref, tout ce que peut offrir la grande ville, mais sur une surface plus limitée. En effet, les stations touristiques sont des lieux qui existent avant tout afin de tirer parti de cette diversité humaine et sociale. Et elles sont mêmes, par nature, un système spatial visant à créer de la société et de la vie sociale, en tirant parti du besoin de voir les autres et d'être vus par eux, à défaut de toujours souhaiter véritablement les rencontrer.

À l'issue de ces analyses, il apparaît clairement que le tourisme est porteur ou producteur d'altérité : faire du tourisme, c'est aller vers d'autres lieux, d'autres civilisations, d'autres sociétés, d'autres individus. C'est partir à la rencontre du Monde de manière volontaire et choisie, même si le marché touristique peut infléchir certains choix. Dans le même temps, le tourisme est créateur de conditions propres visant à réduire cette altérité ou à en atténuer les effets. Une contradiction caractérise donc le processus du tourisme, entre production et atténuation d'altérité. Comment s'opère sa résolution dans les pratiques ?

2. Le tourisme, comme aménagement de l'altérité

Une chose est sûre, le tourisme permet tous les cas de figure où altérité et atténuation de la rencontre peuvent dominer dans le séjour ; parfois et même souvent les deux coexistent mais à des moments différents du séjour. Ainsi, on peut aller passer ses vacances dans un lieu retiré du Monde – proche ou lointain – en évitant de voir ou de fréquenter les autres. À l'opposé, on peut s'immerger totalement dans une société étrangère, exotique, comme on peut vivre en groupe, avec d'autres touristes, 24 heures sur 24, dans le cadre d'un tourisme organisé. L'altérité peut alors être maximale, mais être de portée différente si l'on vit avec des autres qui sont

culturellement très éloignés ou bien avec des autres proches, par la culture, la langue, le langage et, tout simplement, le fait qu'ils ont acheté le même voyage à forfait. Il est toutefois évident qu'être plongé dans la plus grande altérité, d'un seul coup, n'est pas chose aisée, et pour s'y confronter, il faut certains ménagements et aménagements.

La fonction de sas des formes standardisées d'accueil

On a beaucoup écrit sur la standardisation et la banalisation de produits touristiques : chambres d'hôtels qui d'un lieu à l'autre se ressemblent, *world food* qui s'appuie sur les mêmes recettes quel que soit le continent, villages-clubs refermés sur eux-mêmes dont les hôtes ignorent les pays d'accueil, etc. Généralement, on n'a pas de mots assez durs pour fustiger cette banalisation des lieux et des cultures, replacée dans le cadre d'une implacable mondialisation. La réalité est probablement plus subtile car si cette banalisation se produit effectivement, il convient d'en mettre à jour certains mécanismes cachés, au-delà des évidences (le jeu des économies d'échelle, le souhait d'appliquer partout une formule qui marche et maximise le profit, l'absence d'imagination des entreprises concernées, une fois la recette du succès en main, etc.).

Or, l'un des éléments du succès de ces formules, par ailleurs critiquables, est qu'elles servent de sas entre deux cultures, de modalité d'apprentissage de l'altérité. Pour beaucoup de nouveaux touristes, il n'est pas si facile d'être confronté à des mondes inconnus ou mal connus et ce d'autant plus que le voyage en avion y ajoute l'absence de la progressivité de l'approche. Se retrouver après quelques heures d'avion dans une foule étrangère n'est pas toujours une expérience facile. En tout cas, force est de constater que tout le monde n'y accède pas instantanément et automatiquement et que des modalités d'apprentissage sont nécessaires. Les formules standardisées remplissent cette fonction d'atténuation de ce qui peut être perçu comme un excès d'altérité, littéralement insupportable pour de nombreux touristes. Nous avons été témoins du malaise de touristes français harcelés par des faux guides sur la place Jma el Fna de Marrakech et, finalement, réduits à se cantonner à la piscine de leur hôtel pour ne plus avoir à subir cette épreuve perçue comme insupportable. Les professionnels du tourisme marocain savent bien que beaucoup ont écourté – quand ils le pouvaient – leur séjour et que d'autres, plus nombreux, ne sont jamais revenus. Bien sûr, ces réactions ne sont pas unanimes car, dans le même temps, d'autres touristes ayant d'autres moyens – mentaux comme financiers – d'accéder au lieu, s'en vont vivre dans des riads, au cœur même de la médina, c'est-à-dire de la ville arabomusulmane naguère la plus fermée, au point que durant le Protectorat le colonisateur n'y pénétrait qu'exceptionnellement.

De même, on peut analyser le voyage organisé comme un début du processus d'apprentissage de l'altérité : voyager en groupe, c'est se décharger de la responsabilité de l'itinéraire, du logement, de la restauration, du contact avec la société locale, toutes choses que tout le monde ne peut ou ne sait faire. Il est, du reste, fréquent que certains touristes commencent par ce type de voyage avant ensuite de voler de leurs propres ailes. À l'échelle d'une nationalité, le phénomène a pu être observé chez les Japonais qui, il y a vingt ans, ne voyageaient en Occident qu'en groupe et qui, aujourd'hui, n'hésitent plus à s'aventurer hors de leur archipel individuellement, en couples ou en familles. Le voyage organisé est donc une aide temporaire dont le touriste se libère progressivement, ou du moins, un nombre grandissant de touristes.

Le lieu touristique, entre ouverture et fermeture

À partir de là, les lieux touristiques apparaissent généralement comme un modèle de production/atténuation d'altérité. Si on généralise à partir de ceux qui reçoivent le plus de monde, c'est-à-dire qui font face aux flux principaux, force est de constater que les lieux touristiques – dont on a déjà noté que leur raison d'être principale reposait sur le fonctionnement d'une vie de société— organisent, d'une certaine manière, la rencontre et la confrontation à l'altérité.. Tel est le cas, par exemple, de Benidorm, la plus grosse station touristique de Méditerranée qui rassemble plus de 100 000 touristes en même temps. Statistiquement, ces touristes ont infiniment plus de chances de rencontrer d'autres touristes que des représentants de la société locale et ce d'autant plus que la main d'œuvre au contact des touristes vient elle-même d'autres régions ou d'autres pays. Dans ces conditions, la rencontre avec la société locale n'est qu'un phantasme. Et ce qui est observé à Benidorm n'est en rien une exception dans le monde des lieux touristiques qui accueillent le plus de personnes. Il existe donc une capacité du système de la station touristique à fonctionner en relatif circuit fermé – très paradoxal, du reste, car ce circuit “ fermé ” se renouvelle toutes les semaines ou tous les quinze jours... –, c'est-à-dire à réduire l'altérité externe tout en maximisant l'altérité interne, à travers le groupe ou la société des touristes (le “ club de rencontres ”).

L'exception principale à ce fonctionnement, mais elle est de taille, est la métropole à fonction touristique, où les touristes, effectivement, vont se retrouver au contact d'une société plus ou moins autochtone ou, en tout cas perçue comme telle par les touristes, laquelle société est en réalité une société fréquemment cosmopolite, composée d'individus mobiles (Stock, 2001) et, de ce fait, possédant de plus en plus une aptitude à intégrer et/ou à banaliser les étrangers, qu'ils soient venus pour faire du tourisme, commercer, travailler temporairement, etc. Pourtant, c'est en ville que le touriste sera, sans doute, le plus visible aux autochtones car malgré les aménagements touristiques de plus en plus nombreux, visant à donner une place au touriste dans une métropole fonctionnant sans lui, la pratique du tourisme métropolitain constitue une forme plus avancée de rencontre avec l'altérité, tant géographique que sociale. En effet, dans une station touristique, les touristes sont dans un lieu aménagé pour eux, où ils sont majoritaires et donc en relative sécurité, ou du moins ils peuvent y prétendre. Le touriste métropolitain, au contraire, s'aventure dans un lieu qui n'est pas dédié au tourisme, où il est en minorité et en marge par rapport à la société locale, mais où l'immersion et la rencontre de l'autre non touriste peut-être très forte car on est véritablement ici dans le territoire quotidien des autres. L'intensification des pratiques touristiques en ville correspond probablement à une population plus expérimentée et autonome, apte à rencontrer une altérité moins aménagée et à s'émanciper des lieux qui lui sont strictement réservés. Une émancipation liée à un apprentissage personnel et générationnel mais également à l'évolution du quotidien des touristes, de plus en plus souvent métropolitain et métissé. Bien évidemment, cette analyse serait à faire évoluer au gré des types de villes et de sociétés comme des touristes qui les fréquentent.

Des risques de l'excès d'altérité

Cependant, cette atténuation de l'altérité peut parfois être défailante, et le fait d'aller dans des lieux non familiers, voire exotiques, peut devenir déstabilisant. Les touristes en font

régulièrement l'expérience. L'attrait du lointain, de l'ailleurs, est l'un des grands ressorts aussi bien de l'imaginaire que du voyage touristique, mais les conséquences n'en sont jamais tout à fait maîtrisables et maîtrisées.

La force des images est telle qu'elle met en mouvement des centaines de millions de personnes chaque année (670 millions d'arrivées internationales dans le Monde en 2003) mais, derrière l'euphorie des statistiques, se dissimulent un certain nombre de ratés liés à la difficulté de la confrontation à certains lieux dont la charge affective est particulièrement forte : le syndrome du voyageur, dit encore syndrome de Florence ou syndrome de Stendhal a été décrit par l'écrivain, qui le premier, en 1817, dans ses carnets de voyage *Rome, Naples et Florence*, a fait la description de ce qu'il a ressenti en sortant de l'église Santa Croce à Florence (un vertige, un état d'exaltation, parfois un état de panique). Plus récemment, les médecins israéliens ont identifié un syndrome de Jérusalem (cf. les travaux du docteur Yaïl Bar-El qui a travaillé sur 470 touristes momentanément aliénés, entre 1979 et 1993 dans l'hôpital psychiatrique de Kfar Shaul). Quant au syndrome de l'Inde, il a justifié que les services consulaires français dans ce pays s'adjoignent les services de psychiatres chargés de rapatrier les esprits (les corps aussi) les plus égarés (l'un d'entre eux, Régis Airault en a tiré un livre à succès " Fous de l'Inde ").

Une rencontre temporaire qui peut devenir définitive

Enfin, si le ressort touristique oscille entre production et atténuation de l'altérité pour ménager au mieux la rencontre, si des échecs cuisants peuvent survenir, on évoque moins souvent, ou moins systématiquement, les rencontres touristiques réussies. Elles existent et sont nombreuses. Parmi celles-ci, il en est une qui nous semble particulièrement pertinentes sur ce qu'autorise le tourisme et ses rencontres.

Chaque année, des personnes décident, à l'issue de voyages, de vacances, de changer de vie et de lieu de vie. Et les nouveaux lieux de vie attractifs depuis quelques décennies maintenant sont les lieux touristiques. Étrangers au départ, pratiqués une ou plusieurs fois, devenus plus intimes parfois mais pas toujours, ces lieux destinés à l'habiter temporaire accueillent de plus en plus de résidents permanents, qui sont d'anciens touristes. Les retraités ont ouvert la route voici bien longtemps. Maintenant, les actifs s'y joignent sans que les raisons soient uniquement celles de l'opportunité d'un emploi. Des enquêtes réalisées montrent que l'argument avancé par beaucoup est qu'ils ont choisi de venir vivre là et que le lieu touristique représentait un possible pour une nouvelle vie et la rencontre avec le lieu s'est faite généralement par le tourisme au départ et/ou par les réseaux familiaux/amicaux (Duhamel, 1997 ; Lopez-Rios, 2004). L'installation peut se faire d'un coup ou progressivement comme ce couple anglais venu à Majorque en voyage organisé la première année à Palma Nova, grande station du littoral proche de Palma, revenant l'année suivante dans un hôtel et louant un véhicule pour circuler librement dans l'île et décidant, la troisième année, d'acheter une maison dans l'intérieur de l'île " loin du tourisme ". Aujourd'hui, ils y coulent une retraite tranquille. D'exotique, le lieu touristique peut devenir quotidien, du fait de l'apprentissage de l'altérité dans le cadre du tourisme.

Conclusion

On pourrait résumer l'enjeu que constitue la relation à l'autre dans le cadre du tourisme en notant que l'insuffisance d'altérité ne crée pas les conditions du tourisme et que trop d'altérité fait passer à autre chose que le tourisme. En effet, il existe des situations spatiales qui gommement l'altérité : les maisons familiales fréquentées en vacances et qui créent, à l'échelle locale, une sociabilité de vacances sans altérité et une qualité de lieux qui ne s'apparente pas aux stations touristiques. Il existe également des déplacements où l'altérité n'est pas maîtrisée : le voyage initiatique, mystique ou thérapeutique sont des formes de mobilité où le risque de l'altérité est plus grand. Dans un monde globalisé, où la rencontre de l'autre ne passe plus forcément par le déplacement vers un lieu et un temps du hors quotidien, car elle peut venir à vous physiquement (immigration) ou virtuellement (médias), le tourisme définit donc une forme originale de rencontre avec l'autre. Celle-ci repose sur un paradoxe fondateur : la recherche de l'altérité et le souci constant de l'aménager. La question du lien entre altérité et tourisme permet donc de circonscrire une manière spécifique d'être avec l'autre, définissant autant le tourisme par rapport à d'autres formes de mobilité que d'autres formes de rencontre avec l'altérité. Dans le contexte de la mondialisation et de la métropolisation, le besoin d'aménagement de l'altérité des touristes du troisième millénaire, confrontés à une mobilité et à un brassage croissants dans leur quotidien, ne risque-t-il pas cependant de diminuer drastiquement ou, du moins, de changer de nature ? Quel est alors l'avenir du tourisme en tant que forme spécifique de rencontre avec l'altérité ?

Bibliographie

- Airault R., 2002, *Fous de l'Inde*, Paris, Payot.
- Augé M., 1994, *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*. Paris : Fayard, 199p.
- Connolly J., 2001, *Les vacances anglaises*. Paris, Le Seuil, coll. Points.
- Duhamel Ph., 1997, *Les résidents étrangers européens à Majorque (Baléares). Pour une analyse de la transformation des lieux touristiques*. thèse de doctorat en géographie, Université Paris 7-Denis Diderot, 614p.
- Equipe MIT, 2002, *Tourisme 1. Lieux communs*, Paris, Belin.
- Hancock Cl., 2003, *Paris et Londres au XIX^e siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*. Paris, CNRS Éditions, coll. Espaces & Milieux, 357p.
- Hennig C., 1997, *Reiselust. Touristen, Tourismus und Urlaubskultur*. Francfort : Suhrkamp.
- Houellebecq M., 2002, *Lanzarote*, Paris : Librio.
- Knafou R. (dir.), 1997, *Tourisme et loisirs*, Paris : Reclus-La Documentation française, coll. Atlas de France.
- Knafou R., Stock M., 2003, in Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin.
- Lopez-Rios G., 2004, *Approche géodynamique d'une concentration de retraités nord-américains au Mexique: le cas de la Riviera de Chapala*. Mémoire de maîtrise en géographie, Université Paris 7-Denis Diderot, 168p.
- Roche D. (dir.), 2000, *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris (fin XVIIIe-début XIXe siècle)*. Paris, Fayard, 438p.
- Stendhal H., 2002, *Voyages en Italie*. Volume 1 : *Rome, Naples et Florence*, Paris, Editions Diane de Selliers (première édition 1817).

Stock M., 2001, *Mobilités géographiques et pratiques des lieux*, thèse de doctorat en géographie, Université Paris 7-Denis Diderot.

Giorgia Ceriani, Philippe Duhamel, Rémy Knafou, Mathis Stock
(équipe de recherche MIT, université Paris 7 – Denis Diderot)